

PIGMENTO

EXTRA

EXTRAIT

ISBN : 978-2-9596788-8-2

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation, réservés pour tout pays.

©KELS Éditions, 2026

Floriane PERIN

PIGMENTO

roman

KELS
EDITIONS

À toi, Maman, pour ton aide et ta patience.

À toi, Papa, pour ton art et ta vision de la vie.

À toi, mon amour, pour ton cœur et ta force.

À vous, mes amis, pour votre soutien.

Ce roman est une œuvre de fiction.

Si Apricale est un village bien réel, les personnages, les événements et les traditions décrits dans ces pages sont entièrement imaginaires, bien que certains éléments s'inspirent librement du folklore local.

Le festival théâtral mentionné dans ce roman ne fait référence à aucune compagnie ni à aucun événement précis.

Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait purement fortuite.

*Nel mezzo del cammin di nostra vita mi
ritrovai per una selva oscura,
ché la diritta via era smarrita.*

« À mi-chemin de notre existence,
je me retrouvai dans une forêt obscure,
car la voie droite s'était perdue. »

Dante Alighieri, *La Divine Comédie*, « L'Enfer », Chant I
Traduction de l'autrice.

CHAPITRE 1

C'était une véritable vision d'horreur. Du haut de ses onze ans et de son mètre quarante-sept, Émilie ne distinguait qu'un amas de jambes, toutes vêtues de noir, qui se mouvaient en une étrange procession. Sa mère, Élise, rassembla ses dernières forces pour ne pas accabler davantage sa fille et lui saisit la main afin de l'entraîner vers le centre de l'assemblée. Un nombre incalculable de regards rougis par les larmes se fixèrent sur elles alors qu'elles rejoignaient leurs sièges. Sans vraiment comprendre, Émilie s'y logea confortablement, laissant ses petites jambes se balancer dans le vide, comme elle le faisait si souvent en salle de classe, au grand dam de ses professeurs.

Elle observa longuement ce qui allait devenir, sans qu'elle le sache encore, son cauchemar récurrent. Une boîte de bois clair reposait là, face à tous, et un vieil homme en robe y posait calmement son regard. Il s'adressa à la foule pendant d'interminables minutes, faisant de nouveau pleurer Élise, qui ne cessait de verser des larmes depuis des semaines. Émilie observa le creux de ses mains. Elle y tenait fermement une photographie cornée aux quatre coins, mais dont les nombreuses couleurs n'avaient pas perdu de leur éclat, ce qui détonnait fortement avec la noirceur qui l'entourait à présent.

Sur ce cliché, Émilie avait huit ans. Elle enlaçait tendrement son père Flavio, qui souriait à pleines dents. Son bonheur avait transpercé l'objectif avec une telle force qu'il semblait encore intact, trois ans plus tard. Père et fille se tenaient devant une fresque que Flavio venait de réaliser sur les murs de San Sperate, en Sardaigne. Une scène de village d'une simplicité surprenante : des anciens autour d'un café, des enfants qui jouaient, une dame seule sur un banc de pierre. Ce tableau du quotidien avait remporté le premier prix de la *Giornata dell'Affresco*, et Flavio posait devant, heureux, avec sa fille, comme si le monde entier pouvait tenir dans ce seul instant. Ce moment de bonheur s'était figé sur cette image si chère à Émilie, usée et couverte de pliures tant elle l'observait souvent. Une larme vint se nicher sur le haut du tirage, pour s'étaler en nombreuses gouttelettes qui s'éparpillaient à présent sur toute la surface. En s'essuyant les yeux, elle serra la photographie un peu plus fort. C'était ce souvenir qu'elle déposerait sur le cercueil de son père, avant qu'il ne soit descendu sous plus d'un mètre de terre au cimetière communal de Nice.

Elle jeta un coup d'œil furtif vers sa mère, dont le visage était dissimulé sous de larges lunettes de soleil. Courbée par le chagrin, Élise fit signe à sa fille d'arrêter de remuer ses jambes. En ce 13 décembre 2007, après n'avoir plus donné signe de vie à son épouse et à sa fille pendant plus de quatre mois, Flavio Mancini allait devenir un nom de plus gravé dans ce dédale de tombes.

*
**

Au mois de juillet de la même année, la famille Mancini était arrivée à Florence. Après six heures de train depuis Nice à dévorer le livre de Mark Haddon, *Le Bizarre Incident du chien pendant la nuit*, Émilie posait un pied en terre italienne. Son

père s'occupait des valises tandis qu'Élise comptait les sacs et vérifiait qu'il ne manquait rien. Après un café bien serré pour Flavio et une *piadina* pour tous, ils entamèrent leur marche pour rejoindre le logement loué pour les vacances. Quelques minutes plus tard, ils arrivèrent place du Dôme. Sur le parvis de Santa Maria del Fiore, les amoureux se prenaient en photo, les vendeurs à la sauvette étalaient leurs porte-clés et les chevaux des calèches à touristes courbaient l'échine sous le poids écrasant de la chaleur. La petite famille contourna l'ensemble pour arriver dans une ruelle adjacente, la *via delle Oche*, où le portier soulageait Flavio du poids de ses bagages. Puis ils rejoignirent leur petit appartement, avec vue sur le Dôme.

Les vacances commençaient parfaitement. Chaque année, la famille avait un rituel : deux semaines de vacances en juillet. Puis, le retour à Nice sonnait la séparation : Flavio repartait jusqu'à la fin de l'été pour parcourir l'Italie de village en village et y chercher l'inspiration. Il avait un réel talent, bien que trop peu reconnu. Mais c'était son rêve. Flavio était né pour peindre, pour dessiner, pour partager. Alors il provoquait les rencontres et les idées, en une longue randonnée en sac à dos à travers les lieux méconnus du grand public. Il revenait toujours avec un peu plus d'argent en poche. Les Italiens, disait-il fièrement, savaient reconnaître un bon peintre. Cet argent-là, ils le dépensaient aussitôt, en voyages, en sorties et en folies du quotidien. Le reste de l'année, Élise portait sa famille à bout de bras avec son travail de comptable, pendant que Flavio passait ses nuits dans son minuscule atelier, une cave aménagée sous l'appartement. Il vendait quelques toiles, mais jamais suffisamment pour stabiliser financièrement leur foyer. Il s'acharnait dans ses recherches et proposait ses services à qui le voulait bien. Cela faisait plus de quinze ans que le couple fonctionnait comme cela, et l'amour entre eux était toujours aussi unique et intense. Ils s'étaient

rencontrés sur leur lieu de travail commun. Ils avaient sympathisé, puis l'échange de regards s'était rapidement transformé en échange de baisers. Ils s'étaient mariés trois ans plus tard et avaient accueilli Émilie l'année suivante. Ils étaient fusionnels, et les moments de bonheur partagés étaient bien plus précieux, à leurs yeux, que l'argent accumulé sur leur livret d'épargne. C'est dans cet esprit qu'ils avaient élevé Émilie, toujours studieuse et ouverte d'esprit, qui accompagnait ses parents à chacune de leurs folles envies d'évasion. Jamais une semaine ne se ressemblait. C'était le noyau dur de cette famille : la liberté et l'amour.

Ces deux semaines au cœur de Florence avaient été placées sous le signe du tourisme et, évidemment, de l'art. Les visites de musées s'étaient succédé, et la galerie des Offices avait servi de repère à Flavio tout au long du séjour. Émilie avait souhaité que ces vacances ne se terminent jamais. Elle voulait continuer de traverser le Ponte Vecchio de nuit, main dans la main avec ses parents. Elle voulait observer éternellement le coucher du soleil sur le Piazzale Michelangelo, où se trouvait le plus beau point de vue sur toute Florence. Elle voulait continuer de manger des glaces, assise sur les marches de la galerie des Offices, à écouter les mélodies du violoncelliste qui émouvaient le plus insensible des hommes. Émilie voulait que les éclats de rire de ses parents, attablés au restaurant, ne cessent jamais de résonner. Au bout des quinze jours, le matin du départ, Flavio avait réservé à sa fille, férue de livres, de peinture et de cappuccino, une dernière surprise. Au numéro 24 de la *via dell'Oriuolo* se trouvait un bâtiment du XIV^e siècle transformé en bibliothèque municipale, inaugurée quelques semaines plus tôt, le 25 mai 2007. Ce lieu chargé d'histoire fut autrefois le cœur battant des hôpitaux florentins. Il n'accueillait que des femmes — les *Oblate*, infirmières vouées corps et âme à leurs patients. Le terme *Oblata*, issu du

latin, signifiait littéralement « *celle qui s'est offerte* » : celle qui avait choisi de donner sa vie pour sauver celle des autres.

En plein cœur de Florence, à quelques pas seulement de Santa Maria del Fiore, le lieu s'offrait désormais aux visiteurs. Les Mancini y découvrirent des sculptures d'artistes médiévaux, des salles entières de consultation de livres aux fresques murales anciennes, des fenêtres cintrées donnant sur les toits de Florence. Ils montèrent les marches une à une, en silence pour ne pas déranger les lecteurs attablés sur les terrasses du cloître, profitant du soleil et du chant des oiseaux.

Ils arrivèrent, un peu essoufflés, sur la terrasse du dernier étage. Devant eux, des étudiants discutaient en surlignant des pages de manuels scolaires. Des appareils photo dont les objectifs étaient rivés dans leur dos les firent se retourner, et ils aperçurent avec stupeur une vue unique et panoramique sur le Dôme de Florence. Émerveillée, la famille s'installa à l'une des tables du café étudiant, pour se ressourcer une dernière fois avant d'observer le paysage défiler derrière les vitres du train durant les six prochaines heures. Émilie se leva pour déambuler sur la terrasse. Elle entra dans une salle de lecture, et y découvrit des dizaines d'étudiants concentrés, profitant des rayons du soleil qui se reflétaient sur la cathédrale et illuminaient cette immense salle voûtée. Les murs en pierre étaient par endroits couverts de verre, protégeant les œuvres murales peintes plusieurs siècles auparavant. Elle observa longuement les hautes armoires remplies de livres, et après avoir humé l'odeur des pages anciennes, retourna auprès de ses parents, toujours attablés, main dans la main. Cette image d'amour pur s'était logée dans la mémoire juvénile d'Émilie pour ne plus jamais en sortir.

Quelque temps après leur retour à Nice, Flavio avait repris la route comme prévu, et au bout de quelques jours, Émilie et Élise se mirent à attendre de ses nouvelles. Il n'était pas dans ses habitudes de ne prévenir personne, et Élise commençait sérieusement à se faire du mauvais sang. Août passa. Septembre aussi. Un signalement pour disparition inquiétante fut déposé au commissariat le plus proche et diffusé en Italie. Élise confia Émilie à ses grands-parents dans le Var, et battit la campagne d'Italie pour essayer de le retrouver. Au mois de novembre, l'atroce constat s'imposa : Flavio avait bel et bien disparu et ne reviendrait sans doute jamais.

Élise sonna chez ses parents le 18 novembre, à deux heures trente du matin. Émilie fut réveillée par la sonnette, puis par les pas de son grand-père, par le bruit de la porte qui claqua, et enfin par des pleurs étouffés dans le couloir. Du haut de ses onze ans, elle avait déjà compris lorsque sa mère poussa la porte de sa chambre, les yeux pleins de larmes. Élise s'assit au bord du lit, la prit dans ses bras, et lui expliqua que son père avait été retrouvé mort dans l'Arno, près du village de Cucigliana, à une heure et demie de Florence en voiture.

Un rapport médico-légal, transmis au ministère de l'Intérieur, avait confirmé l'identification. Les signes caractéristiques signalés par Élise avaient permis d'effectuer le rapprochement : à la suite d'une opération du rein, Flavio portait une cicatrice en forme de sept sur le ventre. Émilie, née le 7 février 1996, avait toujours cru que son père avait choisi cette forme exprès pour elle. La beauté de l'innocence de l'enfance, certainement. Flavio avait également un tatouage sur la main droite, sur lequel était inscrit le prénom de sa mère : Marta.

Le rapport du légiste fut transmis au commissariat de Nice, qui le remit à Élise pour lecture :

— SCHEDA POST MORTEM INCOMPLETA —

STATO DI AVANZATA DECOMPOSIZIONE. MORTE RISALENTE A 3-4 MESI. CAUSA DEL DECESSO: COMPATIBILE CON ANNEGAMENTO. POSSIBILE DISSANGUAMENTO. RAZZA CAUCASICA - CAPELLI NERI. ALT. 183. INDOSSAVA CAMICIA SCURA, BERMUDA DI JEANS CHIARI: CICATRICE CHIRURGICA ADDOMINALE IN FORMA DI SETTE. TATUAGGIO ILLEGGIBILE DORSO MANO DESTRA

La rapide traduction qui lui avait été faite faisait froid dans le dos.

— DOSSIER POST MORTEM INCOMPLET —

ÉTAT DE DÉCOMPOSITION AVANCÉE. DATE DE DÉCÈS ESTIMÉE À TROIS OU QUATRE MOIS AUPARAVANT. CAUSE DU DÉCÈS : COMPATIBLE AVEC UNE NOYADE. HÉMORRAGIE POSSIBLE. TYPE CAUCASIEN — CHEVEUX NOIRS. TAILLE 1,83 M. PORTAIT UNE CHEMISE FONCÉE, UN BERMUDA EN JEAN CLAIR : CICATRICE CHIRURGICALE ABDOMINALE EN FORME DE SEPT. TATOUAGE ILLISIBLE SUR LE DOS DE LA MAIN DROITE

Élise avait à peine eu le temps de rejoindre les toilettes au fond du couloir du commissariat, et y avait vomi sa douleur et son dégoût. L'homme qu'elle aimait plus que tout au monde était mort noyé, seul, à quatre cents kilomètres d'elle et de leur fille. Elle retourna auprès du brigadier-chef, et la conclusion qu'il tirait de cela l'horrifia davantage encore. Il suivait simplement les hypothèses transmises par le ministère italien, à savoir : soit une chute accidentelle d'une berge haute ayant entraîné un choc, et par ricochet une noyade, soit un suicide. La thèse de l'agression avait été d'emblée écartée,

la présence des quelques blessures était incompatible avec l'intervention d'un tiers. Le ministère avait également précisé qu'au vu de l'état très avancé de décomposition, le corps ayant séjourné longtemps dans l'eau, il était impossible de mesurer le taux d'alcool ou de substances illicites contenues dans l'organisme. Élise l'avait bien compris : ils sous-entendaient finalement que Flavio était soit complètement bourré, soit complètement camé. Dans les deux cas, pour eux, c'était purement et simplement un bête accident.

Ce bête accident, Élise était donc venue l'annoncer à sa fille, lui disant que son père ne reviendrait jamais, qu'il ne la serrerait plus jamais dans ses bras, et qu'elle ne percevrait plus jamais, dans le regard de son père, l'immense fierté qu'il éprouvait pour elle. Leur monde s'écroulait, leurs sourires s'étaient effacés, et elles avaient attendu dans un chagrin immense le rapatriement du corps.

*
**

Et les voici donc, en ce 13 décembre 2007, à observer le cercueil de Flavio, entourées de leurs amis et de leur famille.

À la fin de la cérémonie, ils s'étaient tous levés pour accompagner le cercueil jusqu'à son lieu de repos éternel. Élise s'avança, formulant ses adieux dans un rôle de souffrance qui résonna jusqu'aux cieux, et laissa, brisée, sa place à Émilie.

Une dernière fois, Émilie observa le cercueil. Elle hésita un instant puis déposa la photographie sur le dessus, en chuchotant des mots qui firent voler, définitivement, le cœur d'Élise en mille morceaux : « *Tiens, papa. C'est pour que tu n'oublies pas de peindre des couleurs et des sourires là où tu vas.* »





CHAPITRE 2

Il n'y avait pas besoin d'observer plus longtemps la noirceur de ses cernes pour deviner qu'Émilie supportait mal cette semaine de séminaires. Dieu seul savait à quel point elle haïssait Paris et ses bruits incessants, le clapotis des gouttes et les klaxons des voitures.

Sa chambre était pourtant bien située, en plein cœur de Montmartre et de ses plus calmes ruelles. Quelques fleurs lui rappelaient son Sud natal, mais de ces bougainvilliers ne s'échappait guère que cette senteur polluée, âcre, fade. Fade. C'était ce mot qu'elle cherchait pour décrire l'heure qui venait de s'écouler, une nouvelle sur les trente-six prévues cette semaine-là, lors du regroupement annuel des anthropologues de France.

Elle avait rangé ses stylos par ordre de taille avant le début de la conférence. Trois stylos-feutres noirs, un rouge pour les points importants, sans oublier le surligneur vert pour les définitions et le gobelet de café posé à exactement dix centimètres du bord de la table. Depuis quelques mois, ces petits rituels étaient devenus des nécessités. Sans eux, quelque chose coïncait quelque part.

La sixième conférence avait pour thème « *Inscrire les enfants au cœur d'une anthropologie de la famille* ». Loin d'être une amatrice de bambins, elle n'avait rien noté depuis plus de quarante-cinq minutes. Ce séminaire, c'était surtout une manière de blinder son CV, car le Muséum national d'Histoire naturelle, malgré son adaptation sans faille et sa rigueur, ne lui avait pas proposé de poste à la suite de son stage. Elle avait donc essayé de faire jouer ses quelques contacts, sans succès.

Diplômée depuis un an avec mention, applaudie lors de la présentation de son mémoire sur les pratiques culturelles et les croyances des villages italiens, Émilie était pourtant pleine de doutes quant à son avenir. Après tout, l'anthropologie n'était pas un marché en plein essor et son master ne lui garantissait pas un emploi épanouissant et rémunérateur, comme on le promettait à ses amis en école de commerce pour ne pas leur faire regretter leur prêt étudiant. Elle aurait pu s'inscrire en fac de droit et tenter l'examen d'avocat, elle en avait les capacités. Mais ce qu'elle souhaitait vraiment, c'était se perdre, s'imprégner. Chercher même là où il n'y a rien à trouver. Émilie avait déjà goûté à la liberté : deux mois de découverte à travers l'Italie, en solitaire. Deux mois de fête, de rencontres, de visites, de centaines de kilomètres dans des baskets achetées au marché du coin à Vérone.

Elle était passée par Florence, l'île d'Elbe, Rome, Naples, la Sicile, la Sardaigne, Bari, Alberobello et ses superbes maisons blanches, et avait fini par Bologne et Venise.

Elle marchait dans les pas de son père.

Elle ne souhaitait pas se l'avouer, mais tout la reliait à lui : son attrait pour les arts, pour l'Italie, pour les villages et leurs dialectes intraduisibles. Les souvenirs s'étaient peu à peu dis-

sipés, et elle avait laissé de côté ce chapitre de sa vie, comme pour éloigner la douleur qui refusait toujours, dix-sept ans après, de s'exprimer.

La sonnerie marqua la fin de ces deux heures de conférence. Quelle perte de temps. Émilie savait cependant que sa présence aux heures obligatoires garantissait la certification qu'elle convoitait tant : *L'Ethnologue moderne*. Un titre présomptueux, mais une formation qui lui permettrait sans doute de trouver un emploi dans des délais raisonnables.

— Tu viens t'en griller une avec moi ?

Cette voix, Émilie l'aurait reconnue entre mille.

Maxence Valot.

Il était intelligent, beau et travailleur. Il avait certainement ce que toutes les femmes de cet amphithéâtre recherchaient sans se l'avouer. C'était sans doute le beau-fils idéal, un homme sur qui l'on pouvait compter, qui garantissait, rien qu'à la carrure de ses épaules, une vie entière de sécurité et de tendresse.

Mais Émilie était obnubilée par autre chose. La fuite. Elle appelait ça la quête du bonheur quand elle voulait se donner bonne conscience. En réalité, c'était juste une envie viscérale de se barrer. *La quête du bonheur, c'est avant tout un concept philosophique plus qu'une perspective de vie*, se répétait-elle en boucle pour se rassurer.

C'était pourtant bien ce qu'elle souhaitait. Ressentir la vie. Se sentir vivre. Accélérer ses constantes cardiaques lors d'événements rares et inhabituels, sortir de l'ordinaire.

À vingt-huit ans, c'était certainement la crise de la trentaine qui prenait de l'avance, sûrement pour rattraper le temps figé entre les murs de sa chambre de bonne lors de la pandémie.

Il lui fallait de l'émotion.

Du grand frisson.

Du grand art.

— J'attends toujours ta réponse, Émilie, renchérit Maxence.

L'émotion qu'elle ressentit à ce moment-là, c'était assurément de l'agacement.

— Si je ne te réponds pas, c'est probablement que j'essaie d'arrêter la clope. Alors ta tentation, je m'en passerais, répondit Émilie.

— Tu as décidé de penser à ta santé ? Pour une torturée comme toi, c'est remarquable. Tu as du feu ? ajouta-t-il.

— Je n'ai pas de feu, et je n'ai pas de cigarettes. Demande à quelqu'un d'autre, répondit Émilie d'un ton ferme.

— Même dans ton petit sac orange ? s'amusa Maxence. Je suis sûr que tu as une pochette que tu ne réserves qu'aux urgences. Du style : deux heures de conférence à venir avec madame Meyer. C'est assez vital comme urgence ?

— Tu me connais décidément bien, répondit Émilie.

— Allez, Émilie, accompagne-moi au moins, insista-t-il. J'ai des questions sur ton mémoire, et j'aimerais que tu éclaires au moins quelques-unes de mes pensées.

— Monsieur Valot a besoin que l'on éclaire sa lanterne ? dit Émilie avec un sourire narquois. Cela sonne-t-il comme un aveu de faiblesse ? Attends, je crois que même madame Meyer a la réponse. Tu veux que je lui demande ?

— Ça t'amuse, hein ? demanda Maxence, l'air gentiment agacé.

— Beaucoup, répondit Émilie. Donne-moi une cigarette et je réponds à tes questions. La conférence de Chartier, tu sais à quelle heure elle est demain ?

— Pourquoi, tu veux être sûre d'avaler à temps des pastilles de menthe pour avoir l'haleine fraîche en cas de prise de parole au premier rang ? rétorqua Maxence.

— Très drôle, Maxence, tu aurais dû faire humoriste. Tu gagnerais sûrement plus que nous tous réunis !

Les deux camarades d'amphithéâtre se mirent à rire. Arrivés sur le parvis, Maxence alluma une cigarette, et ils parlèrent du bon vieux temps lors de leurs années d'études, de la déception de l'après-diplôme, de l'impact de la pandémie. Une fois que Maxence sentit Émilie s'adoucir, il se risqua à poser sa question.

— Dis-moi, pour ton mémoire sur les pratiques culturelles et les croyances des villages italiens... j'ai l'impression qu'il te manque le point final. Tu as réussi haut la main l'examen, et, pour l'avoir lu, tu as fait un excellent boulot. Mais je te connais quand même un petit peu. Tu es perfectionniste, tu fais attention aux moindres détails, et j'ai l'impression — dis-moi si je me trompe — que tu n'as pas vibré. Tu vois ce que je veux dire ? N'y vois aucune critique, je veux juste m'assurer que tu vas bien.

— Et qu'est-ce que ma santé mentale vient faire là-dedans, Maxence ? répondit Émilie, furieuse.

— Je n'ai jamais parlé de santé mentale. Du moins, pas encore. Tu me devances. Dis-m'en plus ? répondit Maxence en éteignant sa cigarette.

— Je n'ai rien à te dire, fous-moi la paix, rétorqua sèchement Émilie. Le point final, il est quelque part en Italie. Je ne l'ai juste pas encore trouvé.

— 15 h 30, dit Maxence.